

Jacques FOURNÉE

LE DIABLE DES 13 VENTS

A woman with long dark hair, wearing a long, light-colored dress, stands with her back to the camera on a wooden bridge. The bridge has dark railings and leads towards a misty, foggy landscape with trees in the background. The overall mood is mysterious and atmospheric.

TOME 1

Les Éditions La Gauloise

Du même auteur :

Le complexe du Minotaure

Editions La Gauloise – 2018

ISBN 979-10-95453-20-8

Dr mémoire lasse.

Editions La Gauloise – 2018

ISBN 979-10-95453-14-7

Jacques FOURNEE

LE DIABLE DES TREIZE VENTS

Les Éditions La Gauloise

Maquette de couverture INNOVISION

Crédit photos : ADOBE stock

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2025 – Les éditions La Gauloise

2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence

ISBN : 978-2-38353- 061-9

Le Diable des Treize-vents (tome 1)

Avant-propos

Dans les vacances de mon enfance, Août était auvergnat. C'était un rituel dicté par un asthme exigeant, des parents en quête de liberté et une grand-mère patiente et esseulée. J'étais loin de m'en plaindre, ce pays rude, égocentrique et sauvage me plaisait, il me ressemblait. Il avait ses orages démesurés, ses lendemains de pluie odorants, ses espaces inhabités, fauves et intacts. Et puis, j'aimais sa nature bordée de fougères, de ceps et d'écrevisses que je traquais à la balance.

Ainsi donc, après Juillet-Bretagne, venait Août-Cantal. Je le guettais par le pare-brise de l'Hotchkiss familiale, lorsqu'au bout de la troisième crevaision, les troncs peints en blanc des platanes léchaient les phares de la voiture. Nous débarquions tard le soir, toujours, pour mieux marquer l'importance du voyage.

Une nuit courte, craquante de bruits oubliés, renvoyait le reste de la famille sur les routes de l'Espagne, tandis que je dégustais le premier chocolat-croissants de mes vacances sous l'œil attendri mais inquiet de ma grand-mère. Elle était déjà à ses fourneaux, surveillait un fait-tout mystérieux duquel s'échappaient les relents subtils et rassurants de son alchimie

culinaire.

Alors venait l'inévitable question, posée entre deux bouchées gourmandes, avec cette anxiété larvée due à la peur d'un verdict insupportable.

-Dis, Mémé, "Ils" l'ont pas démolie, au moins, la maison des "treize-vents" ? Dans ma gorge, un morceau de croissant faisait une pose, incapable de trouver son chemin, prisonnier de la réponse attendue.

- "Les "Treize-vents" ? Non... Elle est toujours debout ! Et c'est pas demain que quelqu'un osera la démolir !... Les superstitions, tu sais... Surtout ici ! Elle faisait un moulinet avec une cuillère en bois, désignant les habitants du village, puis se tournait vers moi, regardait par-dessus ses lunettes, prenait un air sévère : -Pourquoi donc ? Tu n'as pas l'intention d'y aller ? Tu sais bien que c'est interdit !

Je m'en tirai avec un - "Non, non... Je demandais ça comme ça..." qui rassérénait ma grand-mère et m'ouvrait des perspectives prometteuses. Sans les "Treize-vents", mes vacances auraient été tronquées d'une partie de ces souvenirs en gestation que l'enfance amasse inconsciemment.

Car cette vieille bâtisse, perdue au bout d'un chemin de ronce, détachée du village comme un rejet honteux, délabrée, croulante, avait la particularité d'être hantée. Elle devait son nom au petit tertre sur lequel elle avait été construite, point de ralliement de tous les vents de la région. Les habitants en avaient compté treize, dont ils se récitaient la liste avec des mines de

savants. Ils avaient tous des noms qui me faisaient rêver, comme des formules magiques remplies de sortilèges. -"Ceux sont les vents du Diable" disaient-ils. "Ils se réunissent dans cette maison pour rejoindre les profondeurs de la terre, le domaine des morts !... Et ils entraînent avec eux tous ceux qui y pénètrent..." J'essayais de ne pas y croire, je faisais le fanfaron. Mais, tout de même, mes incursions étaient pleines d'une bravoure tremblante, un défi lancé aux démons et à moi-même.

Je n'ai pas rencontré le Diable. Du moins, pas dans la maison des treize-vents, pas à cet âge-là. Ça s'est passé beaucoup plus tard, plus loin que mon enfance, que ma période d'adulte, à l'époque où les incertitudes redonnent un souffle à la vie, une nouvelle dimension.

J'en ai même rencontré plusieurs, tous différents, imprévisibles, parfois attachants. Ils m'ont entraîné sur des chemins insolites. Ils m'ont fait remarquer ce que mes yeux refusaient de voir, et que mon intelligence de série rejetait. Et, par-dessus tout, loin de cette imagerie d'Épinal où ils sont épinglés comme des papillons, ils m'ont appris à quel point ils n'étaient pas conformes.

Depuis quelque temps, ils ne me quittent plus. Ils sont là, présents dans un regard d'ami, au détour d'une journée grise, dans les colonnes d'un journal, sur ces pages fébriles que je multiplie comme un cancer. Ils font partie de mon quotidien. Je les écris, croyant m'en libérer. Je ne fais que les attiser.

Je suis retourné en Auvergne. La bâtisse hantée est encore là, coincée dans les ronces. Ses portes, ses fenêtres sont murées.

Mais la légende continue. Je la regarde comme une maladie d'enfance, une maladie transparente à force d'être lointaine, comme une illusion qui revient de loin. Je suis rassuré. Le diable des treize-vents me survivra.

Jacques FOURNEE

LE DIABLE DES TREIZE VENTS
-1- LA MALDIABLE

Les Éditions La Gauloise

01

-Salut Fritzou !... La forme ?

Sacro-saint rituel. Mathieu Schmidt se demandait parfois si les Français ne cherchaient pas à se protéger des angoisses de la vie en plantant, çà et là, d'immuables points de repère, des phrases-clef stéréotypées mais rassurantes.

Et puis il y avait son surnom : Fritzou. Mathieu s'était longtemps battu pour faire valoir son patronyme légal et sa naissance française mais les habitants de Tourens-sur-Var, capitale provençale de la violette, avaient le souvenir tenace et la verve parfois xénophobe. Son père, Arnold Schmidt, échoué en France lors de la retraite allemande de 1946, avait opté pour l'oubli de sa patrie, une paysanne de la région et la culture des violacées. Pour les Tourenssains, il était devenu "Fritz". Et son fils, conçu une vingtaine d'années après la libération, avait naturellement pris les surnoms de "Fritzounet", puis de "Fritzou".

Quant à la forme, Mathieu n'avait pas à se plaindre. Il avait traversé les cinquante premières années de sa vie sans difficulté particulière. Il ne souffrait d'aucune tare, si ce n'est d'un mal de vivre chronique, issu, sans doute, de l'atavisme paternel. En bon allemand, Fritz-père n'avait honoré que Wagner et le romantisme germanique.

À part cela, "Fritzou" avait la santé. La culture des fleurs absorbait une bonne partie de son temps et il meublait les espaces vides par de longues promenades dans l'arrière-pays qu'il affectionnait particulièrement, en compagnie de son chien Einstein, seul témoin accepté de sa vie d'ermite. Einstein était le produit d'un chien loup et d'un doberman et tenait de ses ancêtres son infatigable prédisposition pour les longues marches dans les garrigues et les pinèdes qui sentaient la résine chaude.

La balade d'aujourd'hui était prometteuse. Le mistral avait fait un effort tout particulier pour nettoyer cette journée d'automne de ses pollens opaques et permettre au regard de porter loin. Le soleil, un peu affaibli par l'âge mais ne voulant pas être de reste, avait sonné l'appel des grillons et des criquets tandis que le vent était parti en mer, mourir vers l'Italie.

Avant de quitter le village, Mathieu était passé par la maison de la presse pour y acheter le quotidien régional. Les pages locales lui suffisaient amplement. Il avait restreint le champ de ses intérêts aux frontières de Tourens et de ses environs immédiats, peu soucieux de la marche d'un monde qu'il ne connaissait pas. Et puis l'étude approfondie de ce microcosme était à sa mesure. Elle lui permettait de nourrir sa solitude

d'arguments caustiques étayés par l'observation ironique de ses villageois et de lui-même.

Car s'il n'aimait pas particulièrement son prochain, Mathieu se détestait cordialement. Il s'en voulait, inconsciemment, de cette vie banale qu'il avait acceptée à la mort de son père, comme un héritage incontournable. La survie de la petite entreprise, et donc de sa mère, l'avait alors détourné de ses études, l'épinglant sur la traîne des ambitions déçues et des destins avortés. Non qu'il ait été, pour l'éducation nationale, un sujet particulièrement brillant, mais parce que la rupture avec le monde scolaire avait été volontairement irrémédiable. Il avait refermé la porte de la classe avec cette détermination ténébreuse des romantiques en proie à leur destin tragique. Et le décès de sa mère, survenu peu de temps après celui de Fritz, ne l'avait pas détourné de cette fatalité dévorante. Un masochisme pathologique lui avait procuré toutes les excuses pour se plier au joug de sa condition d'homme entravé. Et les quelques ruades que lui inspiraient ses moments de lucidité avaient les frontières des atèles qu'il avait lui-même acceptées.

À vingt ans, il s'était noyé dans le mariage, acceptant pour épouse le premier jupon qui l'avait détourné de sa solitude volontaire.

Il lui avait fallu vingt autres années pour se rendre compte qu'il n'avait cherché là que le moyen de se fuir lui-même en s'occupant de sa femme. Et sa femme ne lui avait offert qu'une succession de fausses couches et la démission de sa propre vie lors du dernier avortement.

À cinquante ans, veuf, orphelin et sans enfant, Mathieu avait usé tous les prétextes de sa lâcheté et s'apprêtait à vivre l'heure des remords inexcusables.

Malgré cela, cette journée provençale d'automne sentait encore la résine chaude et "Fritzou" avait la forme ! Son journal dans la poche et le bâlard à ses basques, il se mit en route pour la promenade du soir.

À suivre

Jacques Fournée

LE DIABLE DES TREIZE VENTS
-2- LE TROISIÈME ŒIL

Les Éditions La Gauloise

01

-Excusez-moi, madame, vous pensez qu'il va y en avoir encore pour longtemps ? interrogea le petit homme gris après avoir toussoté pour tromper sa timidité. Les femmes l'avaient toujours impressionné. Résultat, probablement, des multiples castrations que lui avait fait subir sa mère, par petites incisions perfides et vengeresses, du style : "Mon pauvre Georges, tu es bien comme ton père. Incapable de comprendre les femmes !" ou bien : "Si c'est avec ta timidité que tu crois pouvoir séduire une jeune fille, tu n'es pas près de te marier."

Le "pauvre" Georges avait pourtant fini par convoler avec une brebis blanche dévouée, insipide à souhait, vieille avant d'être jeune, mais grande dévoreuse de cire à parquet et de soldes chez "Toto". Cette compagne fade et laiteuse l'avait encouragé à finir son droit et lui avait préparé un pot-au-feu de parade pour

fêter son admission chez "Duquesne, Duquesne et Duquesne" - Huissiers de père en fils et même au-delà.

C'est pourquoi, en bon comptable de son temps de travail, Georges osait manifester son impatience, en essayant d'évaluer le solde de l'attente infligée à tout visiteur d'un cabinet de consultation. La personne à laquelle il venait de s'adresser le regarda avec étonnement, surprise sans doute que cette chose grise et immobile, statufiée sur le bord de sa chaise, soit douée de vie et de parole.

-C'est à moi que vous parlez ?

-C'est que... Il n'y a plus que vous et moi dans cette salle d'attente ! Et je ne pensais pas que Madame Thibaut... Je veux dire, Madame le docteur Thibaut, était si occupée.

-Ah ! D'abord c'est "Mademoiselle" !

-Vous voulez dire que... Madame Thi... Madame la Docteur...

-Non, moi ! Je suis mademoiselle, et pas Madame. Ensuite la docteur Thibaut est effectivement très occupée. J'ai dû attendre un mois et demi avant d'avoir ce rendez-vous. Pensez donc, avec tout ce stress, on n'a jamais eu autant besoin d'un psy ! Et comme elle est la meilleure de tout Nice. Et vous, vous avez dû attendre longtemps ?

-Ça fait plus d'une heure, et...

-Je veux dire, le rendez-vous, ça fait combien de temps que vous l'avez demandé ?

-Euh. Non ! Non, pas de rendez-vous... Je suis ici pour... pour affaires !

-Vous êtes démarcheur ?

-Euh, non... Enfin, pas vraiment !

Elle émit un "Ah !" plein de désintérêt et se plongea dans la lecture d'un magazine imprimé un peu avant Gutenberg, qui parlait en noir et blanc des soirées magiques du Chah d'Iran et du dernier livre de Charles De Gaulle.

La porte s'ouvrit sur une femme d'une quarantaine d'années, grande, distinguée, qu'une blouse blanche et disgracieuse ne parvenait pas à enlaidir. Elle s'arrêta sur le seuil, consulta le dossier qu'elle tenait en main et prononça un "Mademoiselle Arthaud, c'est à nous" rempli de la patience tarifée que tout praticien doit aux dignes porteurs d'une carte vitale.

-Je ne suis pas pressée, répondit la jeune fille. Il y a là un monsieur impatient de retrouver l'air libre et les gaz d'échappement. Je peux attendre !

-Ah !... Comme vous voudrez. Monsieur... Monsieur ?

-Lebrun, répondit le petit homme gris, en rassemblant son ombre qui faisait désordre, avant de se lever pour suivre la

psychiatre. - Georges Lebrun ! De Duquesne, Duquesne et Duquesne. Je suis venu vous voir pour affaire vous concernant.

-Ah, bon ! Il ne faut pas que cela vous empêche de me suivre dans mon bureau ! Veuillez venir avec moi, s'il vous plaît ! Le ton était nettement moins commercial. Emmanuelle Thibaut avait du mal à cacher la déception provoquée par une "affaire vous concernant". Décidément, ce n'était pas avec ce genre de clients qu'elle bouclerait ses fins de mois.

Elle fit entrer le représentant de la maison Duquesne dans une pièce spacieuse et agréablement ensoleillée, au mobilier cossu que des napperons intelligemment disposés et des bouquets artificiels cachaient en partie, masquant leur état de fatigue et les outrages des ans. Seul fleuron sans concession, le sofa cramoisi et brossé quotidiennement, qui s'appuyait au mur avec des mines racoleuses.

Georges Lebrun, impressionné par cette pièce comme par une scène de théâtre sur laquelle se jouaient toutes les tragédies de l'humanité, vint pincer de ses fesses anguleuses le rebord du fauteuil visiteur, tandis que, campée derrière son bureau directoire, Madame le Docteur Thibaut retrouvait son ascendant.

-Eh bien, cher monsieur ! Dites-moi, avant tout, si c'est la femme ou le praticien que vous êtes venu voir ! Dans un cas, comme dans l'autre, nous essayerons de vous donner satisfaction. Je vous écoute !

Le petit homme gris aurait bien donné sa journée de salaire pour se retrouver devant le pot-au-feu conjugal. Il se dit qu'il ne prendrait plus de dossiers dans lesquels il risquait de se retrouver face au sexe opposé. Il en parlerait, le soir même, à un des Duquesne.

-Aux deux, Madame... euh, Docteur ! Aux deux. J'ai là un ordre de saisie exécutoire émanant du Tribunal de commerce d'Antibes. Il correspond à un jugement par défaut, prononcé suite à une assignation de l'URSSAF, et auquel vous ne vous êtes pas présentée, ce qui ...

-Combien ?

-Pardon ?

-Combien, Monsieur Lebrun. "C" comme charognard, "O" comme ordure, "M" comme ce que j'ai envie de vous dire, "B" comme brigandage organisé, etc. COMBIEN êtes-vous venu chercher ? Suis-je claire ? Quelle dîme "Vautour, Vautour et Vautour" vous ont-ils demandé de m'extorquer ?

-Mais, je ne vous permets pas ! À ça, non ! Je ne vous permets pas. Georges Lebrun sautillait sur son siège dans un bruit d'articulations malmenées. -Vous n'avez pas le droit, je suis assermenté et, si je veux ...

-Stop ! Encore une fois je ne vous demande pas CE que vous voulez, mais COMBIEN vous voulez ! Et ce n'est là qu'une figure de style, car, de toutes façons, quelle que soit la somme, je ne

pourrai pas vous la payer ! Quant à mes droits, il me reste encore ceux qui sont inhérents à toute personne dont la seule fortune est de pouvoir dire merde à la plus grande Maffia du monde et à ses représentants !

-Ah, bien ça alors ! C'est trop fort ! Je ne vais tout de même pas me laisser insulter par... par... une femme !

-Vous préférez les hommes, monsieur Lebrun ?

Emmanuelle savait pertinemment qu'elle était allée trop loin et qu'elle s'offrait un luxe dont elle n'avait pas les moyens. Mais lorsqu'on déclenche un incident, il n'est de plus forte jouissance que de le transformer en catastrophe. Elle décida donc d'augmenter l'addition en réglant par ironie sans provision. Elle se leva et s'approcha de l'huissier.

-Mais, c'est bien sûr ! Vous n'aimez pas les femmes, n'est-ce pas ? Elles vous rappellent votre mère, j'en suis sûre. Vous avez entendu parler d'Edipe, monsieur Leblond ? Non, évidemment ! Il ne fait pas partie du droit commercial !

Elle vint s'asseoir sur l'accoudoir du fauteuil et commença à caresser les cheveux du petit homme gris. Celui-ci, recroquevillé sur lui-même, serrait ses dossiers contre sa poitrine, tremblant de tout son visage. Elle continua :

-Vous avez tort, vous savez ! Les femmes sont des créatures de rêve ! De plus elles ressemblent à vos formulaires, vos avis d'assignation, de saisie arrêt. Mais en beaucoup plus sexy ! Elles ont aussi des paragraphes, tout en rondeur. Des alinéas, touffus et chauds ! Se redressant, elle fit face à l'huissier et commença à

déboutonner sa blouse et son chemisier avec des gestes lascifs, parodiant une effeuilleuse.

-Vous voulez voir mes paragraphes, monsieur Leroux ? Ils n'ont peut-être plus vingt ans mais ils ont acquis en maturité ce qu'ils ont perdu en verdeur, vous allez pouvoir admirer. L'échancrure lentement créée laissait maintenant apparaître une poitrine généreuse maintenue dans un soutien-gorge de dentelle noire. Georges, au bord de l'apoplexie, essayait de s'incruster dans le fauteuil, tandis qu'Emmanuelle continuait son strip-tease avec un sourire canaille. -Non ? Il a peur de mes paragraphes ? Peut-être qu'il préfère voir mon alinéa, le grand coquin ! C'est ça, hein ? Sacré monsieur Lechauve ! Ça joue les pédés mais ça veut sauter tout de suite à l'alinéa sans passer par la case départ. Et bien va pour la chasse au trésor... Joignant le geste à la parole, elle commença à relever sa jupe, découvrant un adorable porte-jarretelles de la même eau que le soutien-gorge. Lebrun lâcha un couac libérateur et réussit à se glisser hors du siège. Il se rua immédiatement vers la porte et, avant de la franchir, se retourna pour vider sa hargne d'une voix saccadée :

-Vous... Vous êtes allée trop loin, Madame ! Je... J'étais prêt à vous proposer des facilités de règlement, à vous aider ! Mais, là... Trop c'est trop ! Vous allez entendre parler de moi ! Je reviendrai demain, a ... avec un commissaire... et un serrurier... et un déménageur ! J'ai ordre de saisir la totalité de vos biens, et croyez bien que je ne vais pas me gêner ! Femme... ou pas !

Emmanuelle, goguenarde, refermait déjà l'objet du délit. Elle fit un grand sourire en direction de la porte et ne put

s'empêcher d'ajouter. -Ma parole ! On dirait que je vous ai guéri de votre timidité ! Vous voyez que la psychanalyse a du bon ! Quelle thérapie foudroyante. Je ne manquerai pas de vous faire parvenir ma petite note d'honoraires chez Duquesne ! Voilà, voilà, voilà ! Lebrun s'éloigna de ce démon tentateur non sans avoir claqué la porte pour mieux marquer sa détermination.

-Et surtout, ne claquez pas la porte, merci.

Emmanuelle se laissa tomber sur son sofa, ivre de la joie perverse que procure le franchissement volontaire du point de non-retour, inquiète, malgré tout, des conséquences que ses agissements allaient avoir. Elle jeta un coup d'œil sur cette pièce, spacieuse et ensoleillée, sur ce mobilier dont elle connaissait la moindre ride et dont elle allait devoir se séparer à cause de son baroud d'honneur.

La porte s'ouvrit sur une Mademoiselle Arthaud discrète et interrogative. Emmanuelle la regarda entrer comme quelqu'un dont elle avait oublié l'existence.

-Ah, c'est toi, ma chérie ? Tu arrives après la bataille ! Dommage, le combat t'aurait plu !

-Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé, maman ? J'ai vu le voyageur de commerce sortir en courant. Il avait l'air furieux. Qu'est-ce que tu lui as fait !

-Oh, rien de dramatique... du moins, j'espère ! Je voulais juste lui montrer mes paragraphes et mon alinéa ! Il n'a pas apprécié ! Mais alors, pas du tout, du tout, du tout !

Elle se redressa mais resta assise sur le sofa. Devant l'air parfaitement ahuri de sa fille, elle apporta quelques précisions.

-Cherches pas à comprendre, Célia ! Une sombre histoire de droit commercial ! Toujours est-il que ton démarcheur était un huissier ! Et oui ! ... Plus de vingt mille euros de retard à l'URSSAF. Et pas le moindre centime dans la tire-lire.

Elle se leva et retourna s'asseoir à son bureau. Célia, sur des charbons ardents, vint prendre la place occupée, quelques instants plus tôt, par l'envoyé de Duquesne and Co.

Prévoyant le pire, la jeune fille poussa un "C'est grave ?" qui était déjà une constatation.

-Oui, c'est grave ! Très, même ! Cette espèce d'avorton va revenir demain, sous bonne escorte, pour saisir ce qui nous reste de meubles.

Tu sais, je n'aurais jamais dû quitter Paris après la mort de ton père. Je regrette ! J'avais une bonne clientèle et pas de soucis ! Ici les gens se gavent de soleil. De plus, ils sont trop orgueilleux pour admettre qu'ils ont des problèmes ! Tu te rends compte ? Ça fait bientôt deux ans que nous avons atterri à Nice et tu dois toujours faire tapisserie dans la salle d'attente, lorsqu'un client se pointe, pour faire croire à un cabinet débordant de travail ! Tu vois, il ne suffisait pas d'alimenter la pompe ...

Enfin, au moins, les choses sont maintenant claires. Tu vas pouvoir finir tes études sans avoir besoin de jouer les utilités, et te consacrer un peu plus à ton fiancé ! Ce pauvre Pierre a beau

avoir toute la patience du monde, être le seul flic attentionné que je connaisse, il aurait fini par se lasser.

-Tu aurais dû essayer le grand jeu !

-Pardon ?

-Oui ! Je parle de l'huissier ! Tu aurais dû essayer de le séduire, lui faire du charme ! Enfin, tu vois ce que je veux dire !

-Je vois, oui ! Du charme... Pas bête, ça... J'aurais pu y penser, quand même ! Devant une Célia totalement ahurie, Madame la docteure Thibaut laissa libre cour à un fou-rire libérateur qui avait des accents perfides de désespoir et un arrière-goût de fin du monde.

À suivre

Jacques Fournée

LE DIABLE DES TREIZE VENTS
-3- L'ACCIDENT

Les Éditions La Gauloise

01

-Messieurs, s'il vous plaît !

La salle de conférence où se trouvait réuni le conseil d'administration de la "TRADEX", société multinationale de travaux d'aménagement et d'expansion, était délirante de mégalomanie mais fonctionnelle tout de même. Elle était composée d'une table ovale surdimensionnée où s'alignaient ces messieurs du conseil, entourant une imposante maquette du futur barrage des Arneaux. Le petit village de Saint-Pierre en Provence y était même reconstitué, avec sa place et ses quelques maisons ridées, frileusement regroupées autour de l'église. Des platanes en coton peint donnaient une touche naïve au décor.

Un détail, pourtant, empêchait de s'attendrir : Le fil d'eau du lac artificiel passait à quelques centimètres au-dessus du clocher, laissant dépasser la croix en fer forgé qui le surplombait.

-Messieurs, s'il-vous plaît.

Christian Sarde, président de la Tradex, essayait d'obtenir le silence.

-Messieurs ... le moment est venu de trancher. Avant de procéder au vote, laissez-moi une dernière fois vous rappeler que, de celui-ci, dépend l'avenir économique de notre région. Et surtout du sien, pensait-il en tapotant le bord de la maquette avec une règle de bois blanc. Cette même règle avec laquelle il avait, mois après mois, expliqué "Son barrage" aux différentes commissions territoriales et d'intérêt public chargées d'examiner le projet.

Aujourd'hui il s'était promis de la briser dès que la décision finale serait tombée. Quelle qu'elle soit ! Il avait depuis longtemps appris à ne pas perdre son temps avec des états d'âme non productifs d'intérêts.

À 35 ans, il avait tout appris, tout compris, sauf peut-être la vie. Son ascension foudroyante lui avait caché la forêt. Qu'importe ! De toutes façons, la réussite avait anéanti ses vagues scrupules et la poésie n'avait jamais été son fort.

-Je vous rappelle que la commission d'aménagement a donné un avis favorable et que le secrétaire à l'énergie n'attend plus que votre accord. De son côté, la "Tradex" a mis en place la logistique nécessaire pour le démarrage des travaux à la date prévue. L'entretien d'un parc de chantier immobilisé par un retard amènerait la région à revoir le montant des taxes d'équipement, ce qui risquerait de remettre en cause le consensus entre les contribuables et la région.

-Depuis quand monsieur Sarde s'inquiète-t-il du contribuable ?

Jacques Dubreuil, sénateur écologiste, n'avait jamais caché son désaccord envers le barrage, ni sa haine pour Sarde.

-Mais depuis que j'en suis un, mon cher Jacques... et pas des moindres ! Christian détestait également Dubreuil. Il ne pouvait admettre que l'on fasse prévaloir un sentiment nostalgique à l'intérêt du développement économique. Il vouait au Diable les commissions des sites et autres associations de défenses qui lui faisaient perdre du temps et choquaient son esprit en forme de boulier.

-Mais ne soyons pas personnels, monsieur Dubreuil, nous ne sommes pas ici pour discuter d'un quelconque code de déontologie. L'intérêt de la nation s'accorde mal des querelles de clochers. Et vous le savez mieux que quiconque !

-Je ne vous permets pas. Dubreuil était écarlate. Sarde faisait allusion à une affaire encore sensible où le sénateur avait dû céder sa place de Maire à la suite de son refus d'implantation d'une zone industrielle dans sa commune.

-Je vous en prie, Messieurs, nous ne sommes pas à l'Assemblée. Georges Fresne, le doyen du conseil, ramenait ses brebis dans le troupeau. Sarde en profita pour s'asseoir et faire tinter son verre avec un stylo.

C'était un signal convenu : La porte s'ouvrit timidement sur une secrétaire à chignon et lunettes que la tenue austère bien qu'élégante n'arrivait pas vraiment à enlaidir. Elle s'approcha de Sarde :

-Excusez-moi, mais ...

-Eh bien Dorine, qu'y a-t-il ? Je vous avais pourtant dit ...

-C'est le ministre qui vous demande.

-Le ministre ? Lequel ?

-Le premier.

-Ah ! Évidemment. Messieurs, veuillez m'excuser, je reviens dans un instant. Je vais dire au premier ministre de bien vouloir attendre le résultat de votre délibération. Mettez donc mon absence à profit.

Sarde quitta la salle du conseil, suivi d'une Dorine en pointillé qui referma la porte du bout des doigts. En parcourant le couloir, il remarqua les bancs occupés par quelques paysans âgés et silencieux. Comme éteints. En arrivant dans son bureau, il alluma un écran de télévision branché sur la salle de réunion,

réglâ le son et se laissa tomber sur un fauteuil en dénouant sa cravate.

-Bon Dieu, Dorine, j'ai cru que tu n'arriverais jamais. Cette bande de Cosaques séniles me donne vraiment envie de gerber. Au fait, c'est quoi l'armée des ombres qui squatte le couloir ? On dirait un casting pour "Les Misérables."

-Une délégation de Saint-Pierre en Provence ! À moins qu'il ne s'agisse de l'ensemble des habitants. En tous cas, ils n'ont pas l'air de vouloir bouger.

-Les cons ! Il ne nous manquait plus que ça. Qui les a laissés entrer ?

-Bertrand !

-Appelle-moi ce fils de pute, il est sûrement dans son bureau. Ensuite tu me passeras Legendre ... et tu me serviras un whisky, j'ai le cerveau déshydraté. Et puis enlève-moi ce déguisement de Mère Thérèse, je n'aurai plus besoin de toi en salle de conseil.

Dorine fit rapidement un numéro de téléphone et passa la communication à Sarde.

-Allô, c'est toi mon petit Bertrand ? Dis-moi, mon canard, qui a laissé rentrer les peigne-culs de Saint-Pierre ? Qui ? Toi ?... Tu n'avais pas lu ma circulaire, par hasard ! Ah, tu n'étais pas d'accord. Pardon ? Ta conscience ? Mais bien sûr que tu as le

droit d'avoir des scrupules, la Tradex est là pour ça, mon petit. Dis-moi, tu l'aimes vraiment la campagne profonde, n'est-ce pas ? Pourquoi ? Mais parce que tu vas avoir tout le temps de t'en imprégner, Bertrand ! Tu es viré. Mais si, mais si, et dès demain ! C'est cela ! Allez, ne me remercie pas, c'est tout normal.

Il eut à peine le temps de raccrocher.

-Legende sur la deux.

-Pierre ? Tu as entendu ? Bon, j'ai viré cet enculé de Bertrand. Maintenant je suis dans la merde avec ces péquenots. Il ne faut absolument pas qu'ils manifestent avant que les arrêtés d'expulsion soient signés par le préfet... Lundi, si tout va bien. Bon, tu vas me les sortir de là. Tu les emmènes bouffer où tu voudras, tu les soûles, tu les suicides, tu les laisses se faire écraser, tout ce qu'il faudra, mais je ne veux plus entendre parler de ces cons avant la semaine prochaine, d'accord ? Crédit illimité... C'est cela ! À lundi.

-C'est vrai que tu as du béton armé à la place du cœur. Parfois je me demande ce que je fous avec toi. Dorine avait enlevé ses fausses lunettes et défait le chignon qui retenait ses cheveux. Tout en parlant, elle achevait sa métamorphose en troquant son tailleur sage pour un justaucorps parfaitement sexy. Sarde s'énerva.

-Tu ne vas pas t'y mettre aussi ? Qu'est-ce que vous avez tous à défendre ces zombis du cinquième âge ? Après tout, j'ai quand même pensé à les reloger ? Non ?

-C'est vrai ! Au quartier du Treillat ! Directement de la campagne à la poubelle ! T'aurais pu t'éviter le détour, le cimetière est à côté !

-Oh, et puis merde ! Un transfert est un transfert. Je n'y peux rien s'il n'y avait pas de place ailleurs. Le Treillat n'est pas l'enfer !

-Non ! C'est son antichambre ! Et s'ils refusent de quitter le village ?

-S'ils refusent, ils n'ont qu'à apprendre à nager !

À l'instant où Christian venait de prononcer sa réplique, il se produisit un fait bizarre. À grand fracas d'ailes brassant l'air, un corbeau entra par la fenêtre en émettant des croassements agressifs. Il se posa sur le téléviseur et se mit à fixer Sarde.

-Il ne manquait plus que ça ! Dorine, sois gentille et donne à ce poulet déguisé l'adresse de Tim Burton ! Il a dû se gourer de studio. Christian se leva du fauteuil, resserra sa cravate et mit de l'ordre dans ses cheveux. -Bon ! je retourne au charbon. Quand je reviendrai je ne veux plus voir ce résidu de basse-cour. En attendant, prépare les lettres d'expulsion et attends-moi.

-Messieurs, le premier ministre s'impatiente ! Il a décommandé sa soirée et retient sa secrétaire en otage. Dommage ! Elle avait les yeux verts et la main experte !

-Qui cela ? Sa secrétaire ?

-Non, mon cher Dubreuil... Sa soirée !

Sarde avait rejoint la salle du conseil, décidé à en finir au plus vite. Tout en téléphonant à Bertrand et Legendre il avait suivi la conversation de ses associés grâce à la caméra installée dans la pièce de réception. Il se rapprocha du doyen.

-Et alors Georges, je suis certain que vous avez profité de mon absence pour soulever de nouvelles objections. Avez-vous des critiques de dernière heure à formuler ?

-Les habitants de Saint-Pierre, monsieur Sarde ! Il me semble que vous prenez leur déracinement à la légère. Lorsqu'on transplante des arbres, il y en a toujours quelques-uns qui en meurent. Y avez-vous songé ?

-Mon Dieu, Georges ! Croyez-vous que je sois sans scrupule ? Que je ne me pose pas de cas de conscience ? Puis, se tournant vers l'ensemble des conseillers, -Messieurs, à tous ceux d'entre vous qui partagent les doutes de notre doyen, laissez-moi dire ceci : d'un côté, le transfert de quelques villageois qui seront tous relogés dans un cadre confortable et indemnisés au-delà de leurs espérances. J'y veillerai personnellement. De l'autre, le barrage des Arneaux : 1800 mégawatts, soit plus de douze milliards de KWh pour une consommation annuelle nulle. Une

énergie propre avec une production supérieure à celle de Fessenheim. Pas de risque de pollution nucléaire. Quatre années de chantier représentant plus d'un million d'heures de travail. Des emplois spécifiques pour les décennies à venir, l'implantation d'industries bénéfiques à la région. Et l'assurance, pour chacun d'entre vous, de retrouver, aux prochaines élections, le siège qu'il occupe actuellement. Messieurs, je pense que nous pouvons passer maintenant au vote à main levée.

Celui-ci ne fut qu'une formalité, douze voix pour, deux voix contre et une abstention. Alors qu'il s'apprêtait à savourer sa victoire, Christian tourna les yeux vers la fenêtre la plus proche. Sur la barre d'appui, un corbeau immobile le fixait. Sarde eut l'impression que son regard figé exprimait la haine séculaire de l'oppressé face à son maître. Il ne pouvait y avoir de hasard suffisamment pervers pour qu'une telle manifestation se produise deux fois dans la même journée et il en conçut un malaise incontrôlé.

Ses muscles se crispèrent, tétanisés, jusqu'au moment où, avec un bruit sec, la baguette de bois blanc qu'il avait repris dans ses mains se brisa net.

-Eh bien, Monsieur Sarde ! L'orchestre a pourtant joué votre partition jusqu'au bout. D'où vient donc votre soudaine nervosité ? -Un des membres du conseil n'avait pas pu s'empêcher d'ironiser.

Christian se tourna vers lui. Il se sentait pris en flagrant délit de névrose stupide et dut faire un effort pour ne pas rougir de dépit.

À SUIVRE